

Lire comme l'on s'étreint

Par Hugo Pradelle

Trois romans étrangers qui font du langage poétique le cœur de la littérature.

Maja Haderlap
L'Ange de l'oubli
traduit de l'allemand (Autriche)
par Bernard Banoun,
Paris, Métailié, 240 p., 20 euros.

Deepa Kapoor
Un mauvais garçon
traduit de l'anglais (Inde) par
Michèle Albarèt-Maatsch,
Paris, Seuil, 2015, 204 p., 17 euros.

Jón Kalman Stefánsson
D'ailleurs, les poissons n'ont pas de pieds
traduit de l'islandais par Eric Boury
Paris, Gallimard, 2015, 448 p.,
22,50 euros.

LITTÉRATURE

Qu'écrire lorsqu'il y a tant de livres devant soi ? Que fabriquer - c'est bien le mot juste - de tout ça ? Des tombereaux d'ouvrages. Les français d'abord qui arrivent par charretées entières. On ouvre, on feuillette. Il y a ceux qu'on attend, ceux qui nous surprennent, ceux qui nous affligent. On est comme assailli. On en choisit quelques-uns qu'on lit avec attention, qui semblent offrir quelque chose. Il y a les livres de Senges, Meur, Kebabdjian, Riboulet, Angot, Cosnay, Sautière, Ferrier, Lefort, Majdalani, Hatzfeld, Desbiolles,... Et puis il y a les étrangers, dans une seconde vague. Il faut s'y retrouver. La curiosité s'agüise différemment. On se sent un peu plus libre, peut-être. Car la lecture de ces auteurs n'oblige pas à la même rigueur ; ou, plutôt, on n'a pas à les penser en système. Par nature ce sont des lectures parcelaires, moins assujetties au rêve de l'exhaustivité ou de la complétude. C'est un chemin qu'il faut se tailler dans cette masse, trouver des combinaisons originales qui éclairent la lecture, la dynamisent, la rendent tout simplement possible. Les livres sont toujours les uns à côté des autres, reliés, portés étrangement par une tension quasi indescriptible. C'est dans ce balancement qu'émergent des titres, qu'on trouve des voix, des timbres. Chaque année est différente. On accepte le jeu de ce moment de la rentrée. Il faut le prendre comme

ça, sinon on s'énerve. Et on lit mal. Comme l'an passé, c'est à ce cheminement que l'invite, tortueusement. Ce sont les voies de traverse qui comprennent. Dans les livres de la rentrée étrangère, on évolue différemment. Le hasard semble plus grand. Ce sont des lectures plus aventureuses en quelque sorte. Deux magnifiques surprises s'y logent, deux premiers romans, deux romans écrits par des femmes. Un mauvais garçon de Deepa Kapoor est un choc. Récit d'une passion amoureuse dévorante, de l'appel d'une sensualité destructrice, cartographie d'une ville monstrueuse, d'une rupture violente, d'une déchéance mortifère, il fouille avec une précision traversée d'éclairs poétiques une conscience vide, incertaine, étrangement mobile. Le personnage central le confie franchement lorsqu'elle dit : « La ville m'est proche à présent, je pense la connaître. Millions de vies, de cœurs, de poivrons, de bras qui s'agissent et vous poignardent, menacent, matraquent, implorant, prenant, gencives contre dents, dents contre chair, langues pendantes, frotté-frotta elle acquiert une densité étonnante. » La ville m'est proche à présent, je pense la connaître. Millions de vies, de cœurs, de poivrons, de bras qui s'agissent et vous poignardent, menacent, matraquent, implorant, prenant, gencives contre dents, dents contre chair, langues pendantes, frotté-frotta des corps dans l'obscurité, ivresse, déliquescence, ourlets dépenaillés, points trop lâches, chevres, poulets, un grand cri, ces odeurs, la poussière rouge et le diesel dans mes narines et la bouche. Je crois connaître tout ça. Puis cette certitude se dissipe. » Le roman n'est finalement rien d'autre que la longue errance d'une jeune femme qui ne sait rien ou croit connaître, dont tous les repères s'effondrent, qui cherche à marier lorsqu'elle aura terminé des études qui l'ennuient. Elle ne vit rien, erre, regarde une gamine dans l'immeuble d'en face qui finira par se jeter dans le vide pour des raisons d'amour que personne ne comprendra. Sa vie est un suspens. Il n'y a rien dedans.

Jusqu'à ce qu'elle rencontre un garçon un peu plus âgé, provocateur, sûr de lui, menteur, qui va défaire cette vie, la détruire. Dans un restaurant minable, elle est belle, il est laid, il lui parle, il l'entraîne. Dès l'abord il a quelque chose de différent, de fascinant. « Il y a chez lui quelque chose d'animal. Quelque chose de l'éléphant et du singe. Quelque chose du chacal. » Ils vivent une grande passion sexuelle, violente. Il l'entraîne dans où les gestes comprient, où les bruits de la nature sont ceux de la vie. Il ne faut pas s'en laisser accroire, ce roman est habité par la violence, par la douleur d'une Histoire qui ne passe pas, qui ne peut pas passer. C'est un livre où le non-dit, les traumatismes de la guerre vont resurgir implacables, sournois. Peu à peu se dévoile le passé d'une famille d'origine slovène han-tée par la guerre. Le père, suicidaire, a fait partie, adolescent, d'une troupe de partisans qui luttaient contre les nazis et reste traumatisé par un drame terrible, la grand-mère quasi analphabète a été déportée à Ravensbrück, la mère chantait des poèmes religieux avec ses amies... Par touches, le passé resurgit et la narratrice s'emploie à faire quelque chose. « Je décide de donner une forme écrite à ces fragments, souvenirs, récits, à ce qui est présent et à ce qui est absent, à me réinventer de mémoire, à me conquérir par l'écriture un corps qui puisse être composé d'air et d'intuition, de parfums et d'odeurs, de voix et de bruits, de choses passées, rêvées, de traces. » Tout est dit ici du mouvement d'un récit qui fait s'imbriquer les temporalités et les enjeux avec une grande subtilité, où coexistent les expériences, où elles semblent se transvaier. La fille doit gagner quelque chose, reconfigurer le passé, le transmuer en autre chose. L'Ange de l'oubli raconte cette quête des origines, la nécessité de rompre le silence, de trouver des moyens d'affronter l'histoire collective traumatisante. Elle dit : « Je tourne constamment autour du gouffre historique où tout semble avoir sombré » C'est cette aspiration qui porte le livre, lui donne une densité particulière. Car son enjeu n'est pas de fouiller une simple mémoire familiale, de raconter des épisodes méconnus de la guerre, de plonger dans les psychés ravagés de ses victimes, mais plutôt de penser une langue qui permette de s'en extraire.

Non pas de l'oublier mais de la dire, de la dire en faisant corps. Haderlap est poète, et cela se sent. La parole gagne

des rythmes par une nature idyllique et des gestes ancestraux. Tout semble idéalisé dans laquelle la vie semble rythmée par une nature idyllique et des gestes ancestraux. Tout semble sûr, net, la grand-mère, les parents entourent une enfant avec cette espèce de rudesse campagnarde. Le début du roman traverse ainsi quelques scènes exemplaires d'une existence simple où les gestes comprient, où les bruits de la nature sont ceux de la vie. Il ne faut pas s'en laisser accroire, ce roman est habité par la violence, par la douleur d'une Histoire qui ne passe pas, qui ne peut pas passer. C'est un livre où le non-dit, les traumatismes de la guerre vont resurgir implacables, sournois. Peu à peu se dévoile le passé d'une famille d'origine slovène han-tée par la guerre. Le père, suicidaire, a fait partie, adolescent, d'une troupe de partisans qui luttaient contre les nazis et reste traumatisé par un drame terrible, la grand-mère quasi analphabète a été déportée à Ravensbrück, la mère chantait des poèmes religieux avec ses amies... Par touches, le passé resurgit et la narratrice s'emploie à faire quelque chose. « Je décide de donner une forme écrite à ces fragments, souvenirs, récits, à ce qui est présent et à ce qui est absent, à me réinventer de mémoire, à me conquérir par l'écriture un corps qui puisse être composé d'air et d'intuition, de parfums et d'odeurs, de voix et de bruits, de choses passées, rêvées, de traces. » Tout est dit ici du mouvement d'un récit qui fait s'imbriquer les temporalités et les enjeux avec une grande subtilité, où coexistent les expériences, où elles semblent se transvaier. La fille doit gagner quelque chose, reconfigurer le passé, le transmuer en autre chose. L'Ange de l'oubli raconte cette quête des origines, la nécessité de rompre le silence, de trouver des moyens d'affronter l'histoire collective traumatisante. Elle dit : « Je tourne constamment autour du gouffre historique où tout semble avoir sombré » C'est cette aspiration qui porte le livre, lui donne une densité particulière. Car son enjeu n'est pas de fouiller une simple mémoire familiale, de raconter des épisodes méconnus de la guerre, de plonger dans les psychés ravagés de ses victimes, mais plutôt de penser une langue qui permette de s'en extraire. Non pas de l'oublier mais de la dire, de la dire en faisant corps. Haderlap est poète, et cela se sent. La parole gagne une corporeité fascinante dans ce ro-man qui malaxe la vie. L'enjeu est là, dans la concormance du dévoilement de la mémoire avec l'émergence de la nécessité de l'écriture. Tous les personnages du livre entretiennent un rapport particulier à l'écriture, à la voix poétique, au chant.

Haderlap affirme la nécessité de la pa-

role poétique dans le roman, son poids singulier. « Je déborde de langue, de formations verbales slovènes que je laisse tomber dans le vide, ne sachant que faire d'elles. Des phrases m'enveloppent comme une brume qui s'est élevée depuis les livres jusqu'à moi. Des phrases comme une membrane verbales non digérées qui se déplacent librement, que je peux expirer, que je peux faire ressortir de mes poumons. Des phrases à laquelle je tiens à distance tout ce qui peut-être pourrait être touché ou devrait être dit, mais pas par moi. Je suis, comme on dit, une rigolote qui met un masque pour détourner l'attention de la mélancolie qui s'est empêtrée de moi et m'étaivait. Durant des mois je me sens comme un animal figé pendant la mue, auquel la peau qu'il faut ôter est restée coincée au-dessus de la tête, impossible à enlever. » Le roman montre ce mouvement de la langue, l'empêchement de la parole, la nécessité impérieuse d'y revenir. Elle interroge aussi le rapport, dans la langue du roman, entre l'allemand et le slovène, entre le majeur et le mineur. Haderlap, en fouillant la mémoire d'une famille, en exposant une histoire, en en réfléchissant les terribles sursauts, affirme la nécessité d'une circulation de la langue, l'intervention d'un langage qui touche au corps, en acquiert la densité, l'irréalité. Diabolité. Ce texte constitue sans doute la plus belle surprise de la rentrée, un livre qui s'entreprend comme un défi.

Revenir en Islande « semble toujours revenir à quitter le monde pour rejoindre un lieu qui n'est pas. » Celle-là, c'est le cœur de l'œuvre magistrale de Stefánsson. Ainsi, tous les petits faits de l'intrigue ne font qu'irriguer la mémoire, revenir à ses sources, à son vide, à son angoisse première. Car ce qui compte c'est ce qui déborde la narration du retour d'Ari, les souvenirs de sa jeunesse, ses illusions et ses erreurs, ses amitiés aussi, les fantômes qu'il a perdu. C'est surtout le passé de sa famille, de son grand-père Oddur et d'une série de personnages féminins formidables, cette sorte de temps proche et pourtant quasi mythologique. Le génie de Stefánsson est d'associer le prosaïsme, le plus simple détail, à la pensée du tout, à l'angoisse pendant la mue, auquel la peau qu'il faut ôter est restée coincée au-dessus de la tête, impossible à enlever. » Le roman montre ce mouvement de la langue, l'empêchement de la parole, la nécessité impérieuse d'y revenir. Elle interroge aussi le rapport, dans la langue du roman, entre l'allemand et le slovène, entre le majeur et le mineur. Haderlap, en fouillant la mémoire d'une famille, en exposant une histoire, en en réfléchissant les terribles sursauts, affirme la nécessité d'une circulation de la langue, l'intervention d'un langage qui touche au corps, en acquiert la densité, l'irréalité. Diabolité. Ce texte constitue sans doute la plus belle surprise de la rentrée, un livre qui s'entreprend comme un défi,

en même temps qu'une renaissance, qui fait vaciller le temps, invente une parole pour dire ce vaillissement. Dans la relation entre le père et la fille (l'en parlais récemment) se joue la trouvaille de cette langue, de ce souffle, et c'est bouleversant: « Je jette un regard effrayé dans la tombe. Est-ce mon expiration à moi ou celle de mon père, est-ce mon soulagement d'en avoir fini avec sa mort ou bien est-ce la respiration de mon père, ce souffle bloqué, conservé, bâillonné, qui se libère, qui se défait de toute étreinte et s'éloigne en flottant. »

Faire retour, revenir, trouver sa place, sa voix, inventer son corps, sa mémoire, la manière de la dire, de vivre avec occupe les personnages de ces deux livres autant qu'Ari, l'anti-héros du nouveau roman de Jón Kalman Stefánsson. Pour résumer les choses très rapidement tant l'intrigue de ce roman semble simple: Ari, éditeur au Danemark, quitte sa femme sur un drôle de coup de tête après avoir reçu un paquet contenant quelques reliques du passé familial. Il décide de retourner en Islande où l'attend un de ses camarades de jeunesse. Il y a le voyage en avion, la fouille à l'aéroport, la course en taxi, les retrouvailles...

des scènes à la limite du sordide, l'aliénation galopant, les ateliers de poissonerie ou une petite ville dont l'économie s'effondre, ce n'est nullement pour le simple attrait de la fresque sociale (bien qu'il y excelle). C'est pour toucher le nu de la vie. Ce qui compte, comme dans les livres précédents, c'est le désarroi qu'il y a à affronter la vie, à vivre des vies invivables. Ici aussi, malgré le confort moderne, l'ile perdue « Le ciel était si loin que nos prières ne l'atteignaient jamais et s'arrêtaient à mi-chemin avant de retomber comme des oiseaux défunts ou changés en grêle, et l'eau potable avait un goût de sel, comme si nous buvions la mer. Ce œuvre, c'est évident. Il parvient, par



ver la chaleur d'autres bras. « Êtreint est sans doute le mot le plus beau de toute notre langue. Ouvrir ses bras pour toucher une autre personne, tracer un cercle autour d'elle, s'unir à elle l'espace d'un instant afin de constituer un seul être au sein des maëströms de la vie, sous un ciel d'où Dieu est peut-être absent. Nous avons tous, à un moment ou l'autre de notre vie, et parfois terriblement, besoin que quelqu'un nous prenne dans ses bras, besoin d'une étreinte à même de nous consoler, de libérer nos larmes ou de nous procurer un refuge quand quelque chose s'est brisé. Nous désirons qu'on nous étreigne car nous sommes des hommes et parce que le cœur est un muscle fragile. » Stefánsson fait œuvre, c'est assurément grand, très grand ! §



des scènes à la limite du sordide, l'aliénation galopant, les ateliers de poissonerie ou une petite ville dont l'économie s'effondre, ce n'est nullement pour le simple attrait de la fresque sociale (bien qu'il y excelle). C'est pour toucher le nu de la vie. Ce qui compte, comme dans les livres précédents, c'est le désarroi qu'il y a à affronter la vie, à vivre des vies invivables. Ici aussi, malgré le confort moderne, l'ile perdue « Le ciel était si loin que nos prières ne l'atteignaient jamais et s'arrêtaient à mi-chemin avant de retomber comme des oiseaux défunts ou changés en grêle, et l'eau potable avait un goût de sel, comme si nous buvions la mer. Ce œuvre, c'est évident. Il parvient, par

un art de la composition impressionnant, par des jeux d'ellipses temporelles osés, parce qu'il abandonne des personnages, qu'il ne craint pas de se déborder, à ce que le texte parle aussi pour lui-même, pour qu'une voix s'y conquiert et qu'elle emporte tout, que la cohérence narrative finalement s'y déploie. Parce que ce qui intéresse l'écrivain, c'est la langue, ce qu'elle permet de gagner par-dessus le réel et la vie concrète que nous partageons, parce que cette parole-là est peut-être le dernier espace véritablement sacré, qui permette cette étreinte, cet accueil, cette bienveillance. L'œuvre, par le détour de l'Histoire et de la circonstance, c'est-à-dire cette Islande à la fois réelle et fantasmée, redit la place du beau, de la poésie, la nécessité de leur célébration et surtout de leur partage nécessaire. C'est assurément grand, très grand ! §